

Mercure de France : journal  
politique, littéraire et  
dramatique / par une société  
de gens de lettres

. Mercure de France : journal politique, littéraire et dramatique / par une société de gens de lettres. 1799-02.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

---

---

M E R C U R E  
D E F R A N C E,

*Décadi, 30 Ventôse, an 7.*

ACO. 46. 194

LABÉDOYÈRE

---

P O É S I E S.

---

L'H O M M E,

*Imité de l'anglais, d'YOUNG.*

L'A Nature enfanta; sans doute, en sa colère,  
L'homme insensible aux maux qui pesent sur son frère;  
Ses caresses souvent sont un voile imposteur,  
Dont il couvre, à dessein, son insigne noirceur;  
S'il secourt l'indigent, que ses maux découragent,  
Sa pitié, son orgueil, au même instant l'outragent.  
Voilà l'homme au moment qu'il paraît obliger:  
Qu'il doit être cruel quand il veut se venger!.....  
Lune, pâlis d'effroi!..... Fuyez, astres paisibles,  
Ou vous allez frémir de mes récits horribles!.....  
L'homme est pour l'homme, hélas! le plus cruel fléau,  
Il aime à l'outrager jusques dans le tombeau.  
Venant de l'horison, le grain, dessus nos têtes,  
Nous déroband le jour, présage les tempêtes;  
La terre, tout-à-coup, s'ébranlant sous nos pas,  
Donne aux mortels tremblans le signal du trépas;  
Un bruit sourd et confus, les vents, par leur haleine,

*Tome II.*

G

Annoncent des volcans l'explosion prochaine ;  
 La fumée ondoyante , en s'élevant aux cieux ,  
 Décèle l'incendie et son ravage affreux.  
 Mais la foudre toujours, qui part des mains de l'homme,  
 Ne brille qu'à l'instant où soudain elle assomme ;  
 Il cache son poignard , que sa rage envenime ,  
 Et ne le laisse voir qu'en frappant sa victime.  
 Dieu voit à nu nos cœurs , mais toujours généreux ,  
 Il nous en sauve à tous le spectacle hideux.

LAGACHE  *fils.*

### ARLEQUIN AUX ENFERS.

*(Pluton lui demande de quel pays il vient. —  
 Arlequin répond :)*

*AIR : De la pipe de Tabac.*

JE viens d'un pays sur la terre ,  
 Où par fois on boit du bon vin ;  
 Où celui qui n'a rien à faire ,  
 Médit au moins de son voisin ;  
 Où l'on aime beaucoup la danse ;  
 Où l'on trouve bien des jaloux ;  
 Où les femmes ont la science  
 De faire enrager leurs époux.      *(bis.)*

JE viens d'un pays où les grâces  
 Étalent leurs divins attraits ;  
 Où , pour avoir suivi leurs traces ,  
 Souvent on a certains regrets.....  
 D'un pays où , sur toute chose ,  
 On raisonne à tort à travers ;  
 Où tel pourrait écrire en prose ,  
 Qui ne fait que de méchans vers.      *(bis.)*

Je viens d'un pays d'abondance ,  
 Où tout se vend au poids de l'or ;  
 Où , parlant toujours conscience ,  
 Pour vous tromper on vous endort ;  
 Où quelques gens sont assez bêtes  
 Pour croire aux esprits , aux sorciers ;  
 Où l'on aime beaucoup les dettes ,  
 Mais point du tout les créanciers. (bis.)

S\*\*\*.

## Q U A T R A I N.

D A M O N vient d'épouser Julie ,  
 Il est jaloux , elle est jolie ;  
 Que vous dirai-je de leurs nœuds ?  
 Ils se sont attrapés tous deux.

D' A N D I G N É ,

à Martin de Limet , près Craon ,  
 département de la Mayenne.

## M A D R I G A L ,

A LA CITOYENNE C. DE VILLARS.

Si l'amour qui marche à ta suite  
 Jugeoit du pouvoir de tes yeux ,  
 Peut-être ce maître des dieux  
 Deviendrait-il jaloux de ton mérite ?  
 Mais je devine le secret  
 Qui rend ce bel enfant si sage ;  
 Il sent que , près de toi , perdant tout avantage  
 D'entre ses mains l'empire échapperait ;  
 Pour le garder il le partage.

C. J. B. L. R.....

G 2

---

*Explication de la Charade, de l'Énigme, et du Logogriphe du numéro précédent.*

LE mot de la Charade est *Io* (changée en vache); celui de l'Énigme est *Grille*; celui du Logogriphe est *Cor*, où l'on trouve *Or*, *Roc*.

---

### C H A R A D E.

MON premier est muet, ouvert, ou bien fermé,  
 Selon que le cas le demande,  
 La dévote est, dit-on, gourmande,  
 Par elle aussi toujours mon second fut aimé.  
 Lorsque *Jésus* naquit, tout Bethléem charmé,  
 Courut dans mon entier lui porter son offrande.

---

### É N I G M E.

J'ai mes camps, mes soldats,  
 J'ai mes ennemis à combattre;  
 Quelquefois je les bats,  
 Quelquefois je me laisse battre;  
 J'ai de bons généraux,  
 J'en ai qui ne sont pas habiles,  
 Mais souvent les plus sots  
 Ne me sont pas les moins utiles;  
 Je marche.... J'attaque et prends feu....  
 Ne tremblez pas.... tout ceci n'est qu'un jeu.

---

## L O G O G R I P H E.

Je suis brillant, je vous éclaire ;  
 Coupez ma tête et je ne suis plus rien.  
 Alors.... cher lecteur, je plains bien  
 Le malheureux, le pauvre hère  
 Qui n'a plus que moi pour tout bien.

## M O R A L E.

*Il ne faut jamais perdre l'espoir d'être  
 utile.*

O N vient maintenant trop tard pour dire à ses semblables : soyez bons , soyez justes ! Combien d'autres l'ont dit ? Combien même n'ont-ils pas eu le courage de tenter de rendre les hommes bons et heureux ? Quels beaux livres n'a-t-on pas écrit ? Tout va de même , cependant ; et je ne vois rien de mieux.

Je doute que , parmi la foule des considérations que présente ce monde , il y en ait une plus accablante pour l'homme de bien : elle désespère. Le bonheur général , la vertu universelle , ne sont que des rêves d'une illusion touchante , qui plaît au cœur sensible : quand on revient aux hommes , on ne

doit songer qu'à faire le bien et à supporter le mal.

Je n'accuse point la providence, car c'est en elle que je trouve ma consolation; elle a ordonné tout pour le mieux, vu la situation des choses: les passions qui enfantent nos vices, sont aussi les causes de nos jouissances, de notre bonheur; notre faiblesse nous porte à avoir recours au courage, et nous ne sommes vertueux que parce qu'il nous est facile d'être coupables.

Homme, mon semblable, mon ami, fais le bien; fais-le sans t'embarrasser si les autres le feront; quelque soit la situation de ta vie, tu en retireras toujours un plus grand avantage; tu seras, au moins, plus estimable que tous ceux qui t'entourent; tu le sauras, cela doit te suffire. Si tu es heureux, songe à la douceur ineffable que tu répandra sur ton bonheur; tu jouiras avec une jouissance plus délicate, avec ce sentiment expansif qui remplit la coupe de la félicité, prête à s'épuiser. Si tu es du nombre de ces hommes qui ne semblent nés que pour respirer l'air et les souffrances; eh bien! mon ami, tu auras conservé, dans ton cœur, un baume qui se répandra sur les blessures que tu auras reçues dans le choc de la so-

ciété. Si le pied du superbe t'écrase, tu pourras lever un regard innocent vers le ciel ; mon ami , ce regard touchant vaut mieux que l'affreux grincement de dents de l'homme malheureux et coupable. Voilà comment la vertu porte son prix avec elle ; voilà comment elle met l'homme intact au-dessus de l'homme dégradé.

Songe au bonheur général , et n'y compte point. Si tu en es à portée, fais l'effort que tu crois utile pour le produire ; tu ne réussiras pas, mais quand tu ne rendrais heureux qu'un seul homme de plus, ne te plains point. Il y a de la lâcheté à dire : *Je ne ferais rien de mieux, tenons-nous tranquille.*

Songe à la vertu universelle ; ce n'est qu'un rêve, mais il donne de grandes idées. Propage les bons principes, ( ton tems ne sera jamais perdu quand tu agirás avec une bonne intention ) quelques cœurs les recevront.

Espère toujours le mieux, afin de ne jamais perdre le courage de faire le bien. Qui t'a dit ce que tu seras demain ? Tu n'auras peut-être pas, dans tous les tems, besoin de richesses, mais tu auras toujours besoin d'être honnête homme.

Espère ; mais, dis-tu, quels hommes sont vertueux ? Lâche ! tu n'as donc ja-

mais eu le courage de l'être toi-même, si tu es si disposé à penser mal de tous tes semblables? demain tu te trouveras peut-être placé à côté de ceux que tu ne veux pas voir; et quand tu serais pressé dans la foule des injustes, qu'importe? Où sont les tems et les circonstances qui dispensent de remplir les devoirs qui nous honorent?

Les vertus nous consolent des injustices passées; mais l'espérance nous rend les vertus faciles; l'espérance échauffe nos cœurs, et nous porte à tout ce qu'il y a de grand; elle applanit les obstacles, c'est elle qui soutient le malheureux qui, jusqu'à ce moment, a souffert avec constance dans les fers; c'est elle qui soutient le courage du sage législateur qui, par la méchanceté de ceux mêmes qu'il veut rendre heureux, voit ses meilleures lois foulées aux pieds ou devenues nuisibles dans des mains sacrilèges; elle lui dit: Ne te rebute point; les hommes pourront être bons, ils pourront être heureux.

Le cœur où l'espérance ne repose point, est un cœur desséché, sans vigueur; si la vertu y passe, elle n'y prendra point racine.

Tu ne veux point faire tout le bien qui est en ta puissance, parce que tu

es sûr que tu ferais un effort inutile. Eh ! mon ami , si tous les hommes pensaient ainsi , il ne se ferait aucun bien sur la terre. Songe que ton inertie fait souvent manquer tout le bien qu'un autre aurait pu faire , secondé par toi.

Qui que tu sois , quelque place que tu occupes sur la terre , fais tout le bien qui est en ton pouvoir , si tu veux mériter le titre de vertueux. Que n'en résulterait - il pas si , un jour , tous les hommes probes se rencontraient dans leurs efforts ? Cette terre n'aurait jamais été aussi heureuse qu'en ce moment d'une vertueuse contention. En un mot , fais le bien ; s'il est perdu pour les autres , il ne le sera pas pour toi.

P. B\*\*.

---

---

## M É L A N G E S.

---

### H I S T O I R E

#### DE L'HOMME INVISIBLE.

**F**IGUREZ-VOUS , mes chers amis , que j'habite un assez joli grenier des environs du Panthéon ; c'est , comme l'on voit , avoir déjà fait un pas vers le ciel. Dans

le lointain, on pourrait prendre ma demeure pour l'aire d'un aigle; et, en vérité, quand j'en fais la remarque, c'est sans la moindre vanité: je suis sérieusement trop bon-homme pour me croire un aigle; mais, point de digressions inutiles, au but. De mon grenier, vous saurez qu'on voit toutes les cheminées de notre fourmillière, le petit ruisseau de la Seine qui la traverse, les petits carrosses qui transportent de très-petits hommes et d'aussi petites femmes, et tous les petits piétons qui se rangent au coin des bornes, pour laisser passer les petits carrosses: tout est petit de chez moi, parce que vue du ciel, la terre est fort peu de chose; mais, entre nous soit dit, un philosophe n'est pas toujours fâché de n'être pas obligé de voir les choses sous une forme si grande..... Mais à propos, je m'apperçois que je viens de vous faire entendre que je suis philosophe: prenez-le donc pour dit, cela m'épargnera la peine de vous le prouver.

Or, quand un philosophe voit des cheminées et de petits hommes, il a plus à penser que vous ne l'imagineriez. Où tendent ces petits hommes? Que dit-on au coin de ces cheminées? Croyez-vous que de pareilles considérations ne doivent exciter que la curiosité de ma voisine

du quarré? Un philosophe peut être aussi curieux que sa voisine ; mais , comme l'on sent bien , sa curiosité est grave ; et , peut-être , n'a-t-il envie de voir que pour instruire?

Quoiqu'il en soit de ma curiosité et de celle de ma voisine , un soir que je pensais à son objet , en chauffant , tant bien que mal , le bout de mes pieds , je m'avisai de former sérieusement le desir de voir le monde. Voir le monde , vins-je à réfléchir : qu'en résultera-t-il ? Que j'aurai vu des figures et pas une ame. Ah ! si Asmodée avait encore la complaisance de visiter les hommes ! joli diable boiteux , m'écriai-je !.....

A peine avais-je prononcé ce nom , que je le vis entre mes jambes. J'en faillis tomber à la renverse. Figurez-vous que j'ai un pied sur chaque chenet , que je suis dans mon vieux fauteuil , et qu'un diable se trouve tout-à-coup entre moi et le feu ; c'est moi qu'il regarde ; oui , moi-même , en face. Ah ! madame , si jamais diable pareil se trouvait en semblable situation devant vous , vous imaginerez alors toute la frayeur que j'en aurais. Suivant moi , jamais diable n'avait dû être si laid ; à la vérité , c'était le premier qui me faisait visite ; mais Asmodée , qui , au fond , n'était pas



si méchant qu'il faisait peur, m'assura qu'il était le plus beau de son espèce ; et, dès que je sus cela, je lui fis mon compliment, afin d'avoir, au moins, l'air poli..... J'avoue cependant que je lui desirais une autre place que celle qu'il occupait, et je l'invitai à s'asseoir : il s'assit ; et il ne me resta plus que l'idée de savoir qu'il était là. Il ouvrit la bouche et sa voix se fit entendre. Tu voudrais, me dit-il, voir les hommes avec profit ? Le meilleur moyen pour cela est de les voir, lorsqu'ils ne savent point que nous sommes à leurs côtés. Je puis te procurer cette satisfaction : je veux te conduire.

Seigneur, répondis-je, en m'inclinant profondément et de côté, vous me faites beaucoup d'honneur ; mais ne serait-il pas possible de vous épargner cette peine ? J'aime beaucoup à voyager seul. Le diable est fin, il me comprit : il ne m'en voulut pas cependant ; c'était un bon diable.

Je vois que tu as peur, me dit-il, tu as tort ; mais, dit-on, c'est une maladie dont on ne guérit pas ; ainsi, mon ami, je vais te mettre à même de voyager seul, et avec profit, au milieu des hommes. Voici une bague ; c'est celle que posséda autrefois Gygès ; elle

a la vertu de rendre invisible. Mets-la à ton doigt, et marche sans crainte au milieu des hommes ; ils ôteront leurs masques en ta présence , sans se douter que tu les examines à visage découvert. Comme tu es homme toi-même , je t'avertis que tu pourras voir le bien et le mal partout où ils se trouveront ; mais , pour que tu n'abuses point de l'avantage que je te donne , je ne te laisse que la liberté de voir , et non celle d'agir : c'est assez pour ta curiosité et ton instruction.

Le diable dit, et je ne le vis plus. L'anneau , le précieux anneau , était à mon doigt. Quoi ! m'écriai-je , je puis tout voir et n'être point vu ! Quel heureux avantage ! J'en fis un bond de joie dans mon vieux fauteuil. — Quoi ! je suis invisible ! — Je courus à mon miroir ; je regardai : rien ; j'étais invisible pour moi-même. Je n'y pouvais tenir ; j'ouvre la porte , je descends mon escalier , me voilà dans la rue. — Où tournerai-je mes pas ? C'est alors que je me serais volontiers écrié : Oh ! que le monde est grand ! Je ne dis rien cependant , et par prudence : car si je suis invisible , je n'en suis pas moins matière ; on peut m'entendre , me sentir ; et jugez de la frayeur que j'eusse donné à tout mon quartier , si j'eusse fait entendre une voix sans

laisser voir de corps ! Combien de têtes raisonnables n'auraient-elles pas déraisonné sur ce phénomène ? Combien de sottises n'aurais-je pas fait dire aux dévotes du faubourg Jacques ? Comme je sais me taire , je me tus , et je marchai avec précision pour ne heurter personne.

( *La suite au numéro prochain.* )

L' I V R E S S E.

**D**ONNE - MOI ta coupe , Nais , donne cette coupe qui a touché tes lèvres ; j'y veux boire la volupté , le feu de ta bouche ; donne que je presse le bord que tu as pressé.

Quel vin délicieux ! son odeur enivrante est mêlée à ta douce haleine , à l'haleine embaumée qui sort de ton sein... Donne que je boive à longs traits , avec la voluptueuse lenteur que je mets à puiser un baiser sur ta bouche.

Bois aussi , Nais , bois l'oubli des chagrins , le desir du bonheur , et laisse-moi prendre un baiser sur tes lèvres humides ; un autre encore ; mille , ma Nais , mille baisers. Ils m'enivrent aussi. Je n'ai plus de raison , et je n'en suis que plus heureux..... O Bacchus ! Ariane

avait reçu dans son sein le nectar que tu protèges lorsque tu connus le bonheur.

Allons sur les côteaux que le soleil de l'automne couvre d'un voile d'or déjà pâli. J'y cueillerai les grappes pourprées, j'exprimerai le jus vermeil dans ma coupe ; Nais le boira, je boirai après elle.

Pourquoi suis-je si heureux ? Suis-je un habitant de l'Olympe ? Je ne sais plus combien de fois j'ai porté ma coupe à mes lèvres ; je ne sais plus combien de baisers j'ai cueilli sur la bouche de Nais ; le feu des dieux brûle dans mes veines ; un enthousiasme divin exalte mon cerveau. Non, je ne suis plus un mortel, et je repose auprès de Vénus.

Que Vénus m'embrasse, qu'elle passe ses bras d'ivoire autour de mon cou ! Qu'elle me sourie ; qu'elle approche sa bouche vermeille de ma bouche, que le vin à rougie ; que son sein d'albâtre, où couve le feu du plaisir, presse mon sein robuste, ce sein où je sens vivre la félicité des dieux.

Viens, Nais, viens ; les dieux n'ont point créé qu'un bonheur pour les mortels. Prête-moi ton bras ; le bonheur m'accable, sans doute, car je chancèle. Allons dans ce lieu, agréable réduit où l'Amour s'est caché mille fois avec nous, où les coussins soyeux donnent aux voluptueux

ébats une mollesse charmante ; où les parfums de l'Asie brûlent doucement et éveillent dans les cœurs des desirs que tes regards animent , que je porte sur ta bouche , sur ton sein , dans tes bras , dans les bras de Nais où j'oublie l'univers entier.

Mais je sens mes yeux se fermer , mes membres aiment le repos , ma tête pèse de sommeil. Laisse-moi reposer sur ce sein arrondi où ton cœur marque , par ses battemens, les secondes du plaisir ; laisse-moi appuyer ma joue brûlante sur ce plis de ta robe moëleuse ; je sentirai la chaleur divine qui m'a mille fois embrâsé d'amour.

Passe ton bras sous ma tête , veille sur le repos de ton amant : une autrefois tu reposeras aussi sur mon sein.

Mes paupières se rabaissent ; Nais , je m'endors. Quand le sommeil aura chassé loin de moi mon esprit entouré d'illusions, donne deux baisers à mes yeux endormis ; que tes lèvres soient légères comme le souffle du plus doux zéphir , et j'aurai , sans doute , le plus heureux des songes.

P. B\*\*.

---

---

---

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

---

---

PÉRIANDRE, *Tragédie en cinq actes, représentée, pour la première fois, sur le théâtre français de l'Odéon, le 27 frimaire, an 7 de la république; par le citoyen LUCE, professeur de littérature, au Prytanée français. Paris, chez B. Logerot, imprimeur, rue Honoré, n.º 41, et chez les marchands de nouveautés. Prix : 1 fr. 50 cent.*

CETTE pièce offre de l'intérêt. L'auteur y peint, avec succès, les combats de l'amour et de l'amitié. *Périandre*, roi de Corinthe, ami d'*Agatophile*, athénien, exilé à Corinthe, et amant de *Diocharis*, après avoir immolé, par erreur, son épouse qu'il croyait infidèle, veut, pour la venger, descendre du trône, et y faire monter son fils; mais il trouve un obstacle à son projet, dans la personne de *Philoclès*, ancien prytane, chef du sénat, et père de *Diocharis*.

Ce sénateur, brûlant d'amour pour sa patrie, après avoir exhalé des plaintes

amères contre la royauté, en présence du roi même, s'attire la haine de ce dernier, et entraîne dans son malheur, Diocharis, sa fille.

Il ne sera pas inutile de rapporter ici une partie du dialogue de ces deux pères.

P É R I A N D R E.

Approchez, Philoclès, mon ami désormais,  
Venez, de votre aveu, sceller tous mes bienfaits;  
Cédant pour ne former qu'une même famille,  
Moi, le sceptre à mon fils.....

P H I L O C L È S.

Ciel!

P É R I A N D R E.

Et vous, votre fille.  
Que Lycophron, ainsi, comblé d'un double  
honneur,

.....  
Monarque, par mon choix, et par la confiance,  
Qu'il puisse, sans orgueil, comme sans envieux,  
Heureux lui-même enfin, rendre son peuple  
heureux!

P H I L O C L È S.

Si je ne consultais que la haine inflexible  
Que porte à tous les rois mon ame incorruptible,  
D'une offre qui m'outrage interdit et confus,  
J'aurais, par mon silence, expliqué mon refus;

Mais un reste d'espoir, et peut-être d'estime,  
Qui fait que, malgré vous, je vous crois ma-  
gnanime,

M'engage, en remplissant la moitié de vos  
vœux,

A vous donner encor un conseil généreux.

P É R I A N D R E .

Qu'entends-je ?

P H I L O C L È S .

Séparez le sceptre que j'abhorre,  
De ce fils que, sans lui, j'adopte et que  
j'honore ;

Et partageant l'éclat d'un sacrifice heureux,  
Le sceptre est dans nos mains, renonçons y  
tous deux.

P É R I A N D R E .

Le peuple m'obéit, mais il n'est point esclave.  
Que suis-je ? qu'un prytane, avec le nom de  
roi ?

Un vain titre doit-il inspirer tant d'effroi ?  
Voulez-vous replonger Corinthe, enfin tran-  
quille,

Dans les gouffres sanglans de la guerre civile ?  
Souvent, vous le savez, d'imprudens Philoclès,  
Sur les débris du trône, ont élevé Proclès.

P H I L O C L È S .

Sans doute la vertu qu'un noble espoir anime,  
Lente à le soupçonner, quelquefois sert le  
crime ;

Le chemin de la gloire est celui du danger ,  
Mais un triomphe injuste est toujours passager.  
Des droits les plus sacrés , pour fonder l'édifice,  
Il faut du sang , des pleurs , et plus d'un sa-  
crifice.

Mais je vois l'édifice , et non les fondemens ;  
Mais le sang , mais les pleurs , mais les res-  
sentimens.

Tout s'efface en disant : j'ai reconquis mon  
être ,

Je ne crains que les dieux , et j'ai la loi pour  
maître.

Sans doute un scélérat , que protège l'erreur ,  
Peut , souverain d'un jour , régner par la ter-  
reur ;

Mais le peuple indomptable , en sa haine éternelle,  
Obéit aux tyrans , sans leur être fidèle.

Ce discours hardi ne put que nuire à  
Agathophile , dont le cœur était épris  
de tendresse pour Diocharis. Ce sei-  
gneur sensible et délicat , forcé de choisir  
entre un ami et une amante , est prêt  
à sacrifier l'un pour servir l'autre ;  
mais une circonstance heureuse lui donne  
l'occasion de servir l'amitié sans blesser  
l'amour.

Les Corcyréens , qui ont secoué le joug  
après avoir fait mourir le fils du roi ,  
marchent à grands pas sur Corinthe.

Agathophile reste sur les remparts, repousse l'ennemi, et fait triompher son parti; mais comme il a moins combattu pour sauver son roi, que pour conserver la vie à son ami, il lui demande, pour récompense de son zèle, d'abdiquer la couronne, et pour le persuader, il lui dit:

. . . . . Seigneur, c'est l'instant de la gloire;  
Il est beau d'abdiquer, après une victoire.

Périandre, qui sent tout le prix du noble dévouement de cet ami, quitte le sceptre, pour se concilier le cœur de ses sujets, en les rendant à la liberté; Philoclès triomphe; Agatophile et Diobaris sont unis par les liens de l'hyménée. Tel est le motif qui a décidé Périandre à descendre du trône; et pour mettre le comble à l'héroïsme, il se donne la mort, dans la crainte d'être suspect, lors même qu'il est descendu dans la classe des citoyens; il s'écrie:

Un roi ne peut jamais devenir citoyen.

. . . . .  
Moi-même j'ai voulu m'enchaîner à ma gloire,  
Et d'un retour honteux, préserver ma mémoire.

Un pareil dévouement justifie sa mort.

Cette tragédie a beaucoup d'ensemble;

la solidité des raisonnemens , sur lesquels sont appuyés les droits ou la défense de chaque personnage , n'est pas le moindre mérite de la pièce. Il serait à souhaiter que la versification répondît à l'élévation des sentimens. Quoiqu'il en soit , elle plaira encore plus à la lecture que sur la scène.

F. H. L.

LE NOUVEAU MAGASIN DES MODERNES,  
*Comédie en un acte et en prose ,  
mélée de vaudevilles. Paris , chez  
le libraire , au théâtre du Vaude-  
ville , rue de Malthe ; et à son  
imprimerie , rue des Droits-de-  
l'Homme , n<sup>o</sup>. 44. Prix : 1 fr. 50  
cent. avec seize airs notés.*

C'EST une pièce à tiroirs où l'on trouve quelques couplets heureux ; Mercure tient un magasin où se présentent différens originaux. Pannard avait , autrefois , traité ce sujet , et l'auteur lui rend hommage en faisant paraître son ombre à la fin de la pièce. Un jeune homme , à la mode , vient trouver Mercure ; celui-ci , qui n'est pas encore à la mode , s'avise de parler des avantages d'une bonne éducation ; le jeune homme lui

t au nez. L'éducation ! dit-il, il est  
rien question de cela.

AIR : *Vous m'ordonnez de la brûler.*

QUAND je suis né, l'on disputait

Sur la meilleure à suivre ;

Et déjà même on écartait

Plus d'un maître et d'un livre.

Aussi, mes parens qui, trop-tôt,

Auraient craint de s'y prendre,

Pour ne rien m'apprendre de trop,

Ne m'ont rien fait apprendre.

Un auteur de pantomimes vient en-  
suite, et expose assez naïvement qu'il  
fait taire ses personnages, parce qu'il  
faut de l'esprit pour les faire parler ;  
Il dit ajoute :

AIR : *Mes chers amis, pourriez - vous m'en-  
seigner.*

ON a, seigneur,

Fait l'*Enfant du Bonheur*,

Pantomime très-éclatante,

Presque aussitôt, vint l'*Enfant du Malheur*,

Pièce d'une admirable entente.

*Le Père du Bonheur*,

*La Mère du Malheur*,

Bientôt, dit-on, vont combler notre attente,

Pour mériter le même honneur,

Moi, j'ai fait l'*Oncle du Bonheur*,

Et j'arrange un plan pour *la Tante*.

LES ORPHELINES DE FLOWER-GARDEN ,  
*Paris* , chez le Petit , libraire , quai  
*des Augustins* , n.º 32 , et Pougens ;  
*rue Thomas-du-Louvre* , n.º 246 ;  
 4 vol. in-12 , avec des figures gravées  
 par Mariage ; prix , 7 francs pour  
*Paris* et 8 francs 60 centimes pour  
 les départemens.

P R E M I E R   E X T R A I T .

Ce roman est encore l'ouvrage d'une  
 femme ; et nous le devons à *Constance*  
*Cazenove d'Arlens* , née *Constant* ,  
 demeurant à Lausanne.

On a dit , depuis long-tems , que les  
 femmes ressentent plus vivement l'a-  
 mour que les hommes , mais que ceux-  
 ci réussissent mieux à l'exprimer. Ce-  
 pendant , depuis quelque tems , ces ar-  
 chives intéressantes des peines et des  
 plaisirs que nous devons à cette passion  
 cruelle et attrayante à la fois , semblent  
 être devenues le partage exclusif des  
 femmes ; et les hommes , si souvent  
 envieux de leurs succès , paraissent dé-  
 daigner de leur disputer encore cette  
 gloire ? On ne les voit plus , à l'exemple  
 des *Richardson* , des *Fielding* , des  
*Prévôt* , des *Lesage* , des *Rousseau* , des  
*Marivaux*

*Marivaux* même et des *Duclos*, s'occuper, en intéressant notre cœur ou en amusant notre esprit, à nous donner des leçons de morale, si utiles en tous les tems, mais sur-tout dans les circonstances actuelles, où elle est si généralement méconnue. — Oui, disons-le hardiment, sans crainte d'être démentis, la *romancie* est tombée en quenouille. En Angleterre, où chaque jour fait éclore un roman nouveau, miss *Clara - Reeves*, miss *Burney*, miss *Moor*, *Charlotte Smith*, miss *Hélène-Williams*, miss *Sophie-Lée*, *Anne-Radclif*, *mistriss Bennet*, *Maria-Régina Roche*, tiennent le premier rang dans cette partie de la littérature; et en France, après les *Lafayette*, les *Daunoi*, les *Lussen*, les *Tencin*, les *Elie de Beaumont*, les *Benoît*, les *Riccoboni*, nous venons de voir successivement paraître les *Genlis*, les *Bourdon de Malarme*, les *Beaufort*, les *Beauharnais*, les *Charrier* (de Lausanne), les *Flahaut*, et aujourd'hui *Constance Casenove*.

Il est vrai que les écrits de ces auteurs ne peignent point ces situations fortes et énergiques, qui décèlent un pinceau mâle; il est vrai qu'ils ne retracent pas ces grands et profonds effets

des caractères et des passions ; mais tout est compensé dans la nature ; la grace et la force s'excluent nécessairement l'une l'autre , et , comme a dit agréablement la Harpe , en parlant de l'appétitude des femmes au genre de la tragédie , des mains faites pour arranger des fleurs , ne soutiennent pas la massue d'Hercule.

Venons , à présent , à nos Orphelines.

Une étrangère , dont l'extérieur et le langage annonçaient une éducation soignée , s'était retirée , sous le nom de *mistriss Clara* , à Flower-Garden , dans la partie la plus reculée du comté de Pembroke , avec ses trois filles , et un vieux domestique espagnol , nommé Francisque. *Alméria* , l'aînée des trois et la plus belle , si on peut choisir entre trois roses , a déjà , avec le tems , atteint sa dix - huitième année ; *Cécile* touche à ses dix-sept ans , et *Anna* en a seize : l'ame d'*Alméria* était passionnée ; celle de *Cécile* était aimante , et celle d'*Anna* , de nature à ne recevoir aucune impression profonde. *Mistriss Clara* avait élevé ses enfans dans l'ignorance de leur condition ; seulement *Alméria* avait entendu , un jour , sa mère dire à un de ses amis , M. Robertson , négociant de Londres : « Non , je ne

» changerai rien à mon plan ; l'injustice  
» des hommes a mis une barrière entre  
» le monde et mes enfans.... Mes filles  
» ne connaîtront jamais le sang illustre  
» qui coule dans leurs veines ! » Peu de  
tems après , le chagrin profond qui mi-  
nait insensiblement *Clara* , la conduisit  
au tombeau , et son secret fut enseveli  
avec elle.

Voilà donc ces trois infortunées ,  
seules sur la terre , et sans connaissance  
de leur état ; le vieux Francisque est  
tout leur appui. M. Robertson , dépo-  
sitaire de la fortune de leur mère , était  
mort en même tems qu'elle , et d'une  
maladie violente , laissant un fils unique,  
n'aimant que le plaisir et la dissipation.  
Dans cette cruelle circonstance , elles  
ont occasion de connaître M. Elliot,  
neveu du juge-de-paix de leur canton.  
M. Elliot était alors âgé de trente-deux  
ans , et il inspirait l'amitié et la con-  
fiance dès la première vue ; il était avo-  
cat , et vivait ordinairement à Londres.

*Cécile* ne put le voir sans intérêt ; mais  
hélas ! cet homme , aimable autant qu'es-  
timable , était marié ! On ne trouva ,  
dans les papiers de *Clara* , que quel-  
ques extraits , écrits de sa main , et une  
demi - feuille de papier , sur laquelle  
étaient inscrits les petits revenus de Flo-

wer-Garden, ainsi que la somme confiée à M. Robertson, sans aucune reconnaissance cependant, sans aucune signature de ce banquier. Au fond d'un tiroir, *Alméria* trouva encore un morceau de crêpe noir, qui enveloppait une croix enrichie de beaux diamans; c'était celle de l'ordre de Calatrava.

Dans le voisinage de Flower-Garden, était un château habité par le jeune lord *Alesford*. *Alméria* a eu occasion de le rencontrer dans une promenade de ce côté, et elle a commencé par le trouver d'une aimable figure; *Alesford* s'est senti également touché de la physionomie noble et intéressante d'*Alméria*, et quelques visites que les trois sœurs ont eu l'imprudence de permettre à ce dernier, ont achevé de porter l'enivrement dans le cœur de ces deux jeunes gens.

Cependant l'ennui d'une vie retirée a saisi les trois orphelines; elles acceptent l'invitation de M. *Elliot*, qui leur offre sa maison à Londres: *Cécile* sur-tout ne s'y rendra point sans un certain intérêt qu'elle se cache à elle-même. Mistriss *Elliot*, qui n'aime que la dissipation et la dépense, est enchantée de l'arrivée des trois sœurs; et elle saisit avidement cette occasion de les mener à toutes les

fêtes, à tous les spectacles, à tous les bals, pour en jouir elle-même. Ce n'est pas inutilement que l'auteur leur fait passer l'hiver à Londres; il fournit par-là à *Alesfort* et à *Alméria* les facilités de se revoir, et par conséquent de s'aimer davantage.

M. *Elliot*, de son côté, ne s'occupe que d'assurer la fortune de ses pupilles. Les affaires du fils de M. *Robertson* étaient dérangées; M. *Elliot*, trop généreux, trop sensible, prend la résolution de cacher aux orphelines ce juste sujet d'inquiétude, et de feindre, au contraire, d'avoir été remboursé de leur capital, dans la crainte que leur délicatesse ne s'opposât à un plus long séjour chez lui. Bientôt il apprend que ce débiteur a fait banqueroute, et qu'il a fini par se brûler la cervelle. Ce malheur, qui ne devait atteindre que les orphelines, retombe sur M. *Elliot*; ses biens, fortune qui, d'après son noble procédé, répondaient pour elles, se trouvent lésées de cette dette, assez considérable, et quelques jours après, pour surcroît d'infortune, le banquier *Marlowe*, qui avoit la plus grande partie des fonds de M. *Elliot*, a disparu. Tant d'événemens désastreux altèrent sa santé; il tombe malade, la petite-vérole se déclare. Mistriss *Elliot*,

qui craint cette maladie, quoiqu'on l'assure qu'elle l'a eue dans son enfance, quitte aussitôt la maison de son époux, et part pour la campagne. Nos aimables orphelines restent auprès du malade pour lui rendre les soins qui lui sont nécessaires; et la tendre *Cécile*, comme on le croit bien, est toujours la première à lui présenter les potions ordonnées. Mais la crainte de laisser, par sa mort, ses jeunes pupilles livrées à la misère, occupe si fortement l'esprit du malade que la petite-vérole prend à la fin un caractère inquiétant. Déjà on commençait à désespérer de la vie de ce M. *Elliot*, lorsqu'un de ses amis, M. *Morris*, riche américain, qui n'avait pu voir aussi *Cécile* sans un vif intérêt, offre au moribond, pour faire cesser ses inquiétudes, de donner sa main à cette aimable fille, et d'y joindre toute sa fortune. Quoique M. *Elliot* aimât *Cécile* dans le fond de son cœur, cependant comme il lui était impossible, étant marié, de faire lui-même son bonheur, la joie qu'il ressentit de la voir par-là richement établie, lui causa la plus grande satisfaction; il se chargea lui-même d'en faire la proposition à *Cécile*. A cette nouvelle, elle tomba évanouie; l'émotion que cette scène cause au malade, augmente sa fièvre, et le

met dans le plus grand danger. *Cécile* alors, résolue à se sacrifier, tant pour le bonheur de ses sœurs que pour le rétablissement de son ami, assure son tuteur qu'il est le maître de disposer de sa main en faveur de M. *Morris* : cette déclaration de *Cécile* rend la santé à M. *Elliot*.

La belle saison ramène les orphelines à Flower-Garden; elles n'y retrouvent plus *Francisque*. Aussitôt après le départ de ses jeunes maîtresses pour Londres, ce vieux serviteur avait quitté l'Angleterre, en laissant le soin de la maison au fermier, et on ne savait où il était allé.

Le lord *Alesford* ne tarda pas à retourner aussi dans le comté de Pembroke, et il recommença ses visites. Il confia alors à *Alméria* que son sort dépendait de la veuve de son père, de lady *Alesford*, qui lui avait servi de mère, et qui avait le projet de le marier à sa fille; que cette femme altière ne lui pardonnerait jamais une alliance étrangère « Je puis » me passer, ajouta-t-il, de son consentement, mais non de son approbation : » unissons-nous secrètement ». La sensible et fière *Alméria* ne voulut point se prêter à un pareil engagement, et M. *Elliot* la confirma dans sa noble résolution.

Pour *Cécile*, elle attendait tristement le jour qui devait l'unir au généreux

*Morris*, lorsque la mort de *mistriss Elliot* vient apporter un grand changement dans sa situation. *M. Elliot* est devenu libre ; c'est *Morris* lui-même qui apprend cette nouvelle à sa future. La joie que cette fille aimante ressent tout-à-coup, la prive de l'usage de ses sens. *Morris* lit enfin dans le cœur de *Cécile*. « Vous » êtes libre, miss, lui dit-il aussitôt, » je vous rends votre parole : soyez tranquille ; *Morris* restera toujours votre » ami ». Et il retourne à Londres. On se doute bien que les deux amans ne tarderont pas à s'unir : occupons-nous à présent de la seule *Alméria* ?

Un soir que ces trois sœurs causaient ensemble sur la longue absence de *Francisque*, ce fidèle serviteur les surprend par son retour inattendu. Il revenait d'Espagne, et il lui est enfin permis de leur dévoiler le secret de leur naissance.

(*La suite au numéro prochain*).

ABRÉGÉ DES HOMMES ILLUSTRES DE  
PLUTARQUE, *par le citoyen Acher.*  
*Tome premier, contenant les vies*  
*de Plutarque et Amyot, Thésée et*  
*Romulus, Lycurgue et Numa, Solon*  
*et Publicola, Thémistocles et Ca-*  
*mille.* Beauvais, chez l'auteur, rue  
*de l'Ecu-de-fer*; Desjardins, im-  
*primeur-libraire, rue de l'Oise*;  
Paris, chez Dupont, *rue de la Loi,*  
no. 1211; Debrais, *Palais-Egalité.*  
*Prix: 2 liv. pour les souscripteurs,*  
*3 livres pour ceux qui n'ont pas*  
*souscrit.*

PLUTARQUE *est mon homme*, disait  
Montagne. En prenant ce mot dans le  
même sens, il sera celui de tous ceux  
qui ne veulent lire l'histoire que pour  
étudier le cœur humain. Cet historien,  
l'un des meilleurs de l'antiquité, ne s'en-  
tient pas à représenter ses héros dans  
leur appareil, il les suit chez eux, il  
les cherche, autant que possible, dans  
le secret; c'est l'homme qu'il veut voir,  
et quand il l'a découvert, il nous le  
montre. Il est facile de juger par les  
soins qu'il prend de rassembler tous les  
témoignages qu'il connaît et qu'il met  
sous les yeux du lecteur que la vérité

est son idole : aussi jouit-il d'une estime générale. Son ouvrage des *Hommes illustres* est un monument précieux des tems héroïques de la Grèce et de Rome ; c'est , sur-tout , un monument honorable pour l'humanité ; elle y paraît dans toute sa gloire , quoique souvent avec des marques de la faiblesse qu'elle ne surmonte qu'avec toutes les forces de la vertu. Plutarque n'est pas seulement historien , c'est un philosophe , mais un philosophe sans orgueil qui juge ses semblables avec la simplicité de la justice , et pèse les actions humaines au poids du bon sens. On voit qu'il moralise avec plaisir , mais sans prétention ; s'il loue un trait de vertu , c'est qu'il en est intérieurement satisfait ; s'il reprend une action , c'est qu'elle lui a fait de la peine. Telle est sa marche dans la carrière historique. Il n'a d'autre règle que celle de l'occasion et du sentiment ; et c'est peut-être pour cette raison qu'il est au premier rang.

Parmi les traductions françaises de cet auteur estimable , on remarque toujours celle d'*Amyot* dont les grâces n'ont point vieilli comme le langage. Celle de *Dacier* ne lui a pas fait le moindre tort ; ceux qui l'entendent facilement la liront toujours de préférence , parce qu'elle a

une naïveté, qui, si j'ose le dire, nous prend l'ame même de Plutarque; et une bonhomie qui contrastent harmonieusement avec la gloire des héros peints par l'historien grec.

Quelque soit le mérite de Plutarque, il n'est cependant pas sans défaut; le plus grand qu'on puisse lui reprocher, c'est d'être souvent trop long: à force de présenter au lecteur des raisons de croire plutôt une chose qu'une autre, il devient diffus, et fait perdre de vue l'objet qui vous intéressait. On a déjà essayé plusieurs fois, mais sans succès, de l'abréger; on a toujours voulu le lire dans lui-même: le citoyen Acher vient de faire une nouvelle tentative à ce sujet. Nous osons croire qu'il sera plus heureux. Il abrège, mais il n'ôte rien à l'intérêt, il le rend, au contraire, plus pressant. C'est pour la jeunesse qu'il écrit; il se contente de lui offrir les portraits des Hommes illustres, dégagés de tout accessoire inutile. Un autre motif, aussi bien entendu et plus louable encore, l'anime: il élague tout ce qui peut bien paraître devant l'homme fait, mais blesserait dangereusement une jeune imagination. En cela, c'est un service qu'il rend à l'éducation, et c'est un moyen de plus qu'il donne à l'instituteur,

pour élever l'ame et échauffer le cœur de son élève, par le récit des actions des hommes qui ont à jamais rendu célèbre l'antiquité. Cet ouvrage est écrit purement, et donne encore une idée de ce que je nomme l'ame de Plutarque.

Ce premier volume, sans doute, accueilli, comme il doit l'être, sera suivi des autres successivement. Au moment où l'éducation nationale se renouvelle, nous avons besoin d'ouvrages qui secondent les efforts du gouvernement et les vœux de tous les bons citoyens; faisons de notre côté tout ce qui est en notre pouvoir pour encourager ceux qui les méditent en silence.

P. B\*\*.

---

THÉMISTOCLES, *Tragédie en trois actes, par le cit. François Larnac, représentée pour la première fois, en cinq actes, sur le théâtre français de l'Odéon, le 11 ventôse, an VI. A Paris, chez Frechet, libraire, rue Sulpice, ci-devant du Petit-Bourbon, n.º 718, faubourg Germain. Prix: 1 franc 20 centimes.*

THÉMISTOCLES et Xerxès, les deux personnages principaux de cette pièce,

fixent un instant l'attention ; mais c'est comme un coup de soleil dans un jour nébuleux. Quelques vers heureux que l'on rencontre rarement, ne peuvent racheter le froid, le ton monotone et le peu d'intérêt qu'elle présente dans son ensemble.

Thémistocles, quoique touché des honneurs que lui offre Xerxès, son noble rival, le refuse et se donne la mort, ne voulant ni servir ce roi contre sa patrie, ni céder aux instances que les Athéniens lui font pour rentrer dans leurs murs, de peur d'être le triste et inutile témoin de l'anarchie qui déchire cette république. Puisque l'auteur s'est permis de s'éloigner de la vérité de l'histoire, il aurait dû, à ce qu'il nous semble, faire céder son héros aux prières de ses concitoyens ; n'eût-il pas été plus glorieux pour lui de mourir victime des factieux, que de s'empoisonner, s'il nous est permis de le dire, en pure perte ?

Thémistocles était un grand homme ; et c'est précisément pour cette raison qu'on pourrait désirer que le poète eût respecté la vérité dans le portrait qu'il en a tracé, et qu'il l'eût peint avec les qualités et les défauts qu'on lui connaît, quelquefois ceux-ci donnent du relief aux au-

tres; bien plus, comme l'auteur semble ne l'introduire sur la scène, dans les circonstances présentes, que pour nous faire voir un républicain, il aurait dû nous le montrer tel qu'il était, ayant pour premier mobile de ses actions, non la gloire de son pays, mais la sienne propre; ou plutôt, s'il voulait offrir un modèle parfait, il devait choisir un autre héros.

F. H. L.

LA MORT D'AZAEL, ou *le Rapt de Dina*, par P. D. Dugat; vol. in-8°. de 5 à 600 pages, orné de six gravures, avec cette épigraphe :

Spargite humum foliis, inducite fontibus umbras.....  
Et tumulum facite et tumulo superaddite carmen.

VIRG.

Paris, chez Raphel et Liély, impr.-libraire, faubourg Honoré, n°. 47, vis-à-vis la rue d'Anjou; et Lemièrre, libraire, rue Jacob, n°. 12.

LA Bible, ce livre sacré des juifs, à travers nombre de traits sanglans, offre de tems en tems des images gracieuses, des mœurs qui plaisent à l'imagination, quelques faits qui touchent le cœur. La poésie s'est déjà emparé de plusieurs; la poésie

pastorale, sur-tout, a paru se plaire au milieu des patriarches et a chanté, avec une grace naturelle au sujet, les paisibles occupations des premiers tems du monde. Parmi les productions les plus agréables en ce genre, on distingue *la mort d'Abel* et *Joseph*. Il serait facile de s'emparer de quelques autres sujets pour en enrichir la littérature. Un jeune auteur vient de l'essayer; il a choisi le rapt de Dina, dont les suites furent si cruelles et si honteuses pour les enfans de Jacob.

Voici le fait; il se trouve au 34<sup>e</sup>. chapitre de la Genèse.

Jacob, à son retour de la Mésopotamie, vint établir sa résidence à Salem, ville des Sichimites; il y vécut d'abord paisiblement avec toute sa famille. Une de ses filles, qui était curieuse, Dina, sortit un jour pour voir les femmes du pays où elle se trouvait. Sichem, qu'il a plu à l'auteur de nommer Azaël, Sichem, roi de Salem, la vit, la prit de force et l'enleva. Il en devint amoureux ensuite, et de telle manière qu'il voulut l'épouser. Jacob n'en fut rien moins que satisfait; ses enfans le furent encore moins; mais, avides de vengeance, ils surent mieux dissimuler. Ils répondirent à Hémor et à Sichem,

son fils, que, pour pouvoir former des mariages avec eux, il fallait auparavant qu'ils reçussent la circoncision : ils y consentirent ; et le roi et le peuple furent circoncis. C'était-là que les attendaient les enfans de Jacob : le troisième jour de cette étrange opération, lorsque la douleur était plus vive, ils entrèrent à l'improviste dans la ville de Sichem, tuèrent tous les mâles qu'ils trouvèrent, sans épargner ni Hemor, ni son fils ; pillèrent ensuite, et emportèrent tout ce qu'ils purent. Telle fut la conduite des chefs des douze tribus à qui Dieu, dit la Bible, promettait tant de graces.

C'est sur ce fait que le cit. Dugat a fondé sa fable. Il l'a disposée d'une manière agréable, et en a su tirer un bon parti ; mais il n'a pas su également où il fallait s'arrêter. L'excessive longueur de son ouvrage fera un grand tort aux tableaux charmans qui s'y trouvent réunis. Je ne sais si je me trompe, mais je crois qu'il eût beaucoup mieux fait de n'employer pour ressort que les passions humaines ; les moyens surnaturels ôtent, à mon avis, tout l'intérêt des actions que le poète fait passer sous vos yeux. Ces moyens étaient nécessaires au chantre d'Abel, mais le sage Bitaubé n'a pas cru devoir en faire usage : son sujet plai-

sait assez par lui-même ; celui de Dina n'avait pas plus besoin de ces secours étrangers. Dieu et le diable , qui y paraissent trop souvent , et font des discours qui n'en finissent point , peuvent eux seuls détourner de lire le livre entier. Que l'auteur veuille bien relire le premier monologue de son diable , qui , dans ce moment , ressemble assez à celui de Milton ; et il sentira probablement , comme moi , que ce monologue est furieusement long , et , sur-tout , plein de figures qui , pour être *orientales* , n'en ont pas moins besoin d'être justes.

J'observerai aussi , à propos de ce discours , que le diable des juifs et des chrétiens , était bien un être qui se réjouissait du mal , mais qu'il n'en jouissait pas du tout ; en conséquence , l'auteur a donc fait une inconvenance en lui faisant dire , à la vue de l'impuissance de Dieu , pour faire le bien : *tu gémiss , et un torrent d'une volupté sans cesse renaissante inonde mon ame*. Ce diable-là serait trop heureux , et l'on n'a pas encore décidé s'il pouvait prétendre à un pareil sort. Nous devons avertir , en général , le jeune auteur de Dina , qu'il prenne garde de donner dans le phébus ; il fait assez habilement usage des expressions forcées de la Bible ; son sujet l'y contraignait ,

mais le goût devait l'avertir de ne les point prodiguer. Toutes ces figures sont froides et deviennent rebutantes à la longue. Un poète, dans ce cas, doit faire, comme une jeune bergère, au milieu d'un jardin : elle ne cueille point toutes les fleurs ; souvent une seule suffit pour la parer ; quelquefois aussi deux seraient de trop. Il a lu soigneusement Gessner ; il est loin d'avoir son abandon, je ne crois pas même qu'il puisse l'avoir ; mais, avec un goût épuré, il peut, dans ce genre se placer, par la suite, à côté de l'auteur de *Joseph*. Gessner créait des choses gracieuses, Bitaubé les a arrangées ; il y a un goût plus sûr chez ce dernier, mais il y a une imagination charmante chez l'autre : rarement celui-ci sait s'arrêter, mais il est aussi rare qu'on s'en apperçoive en le lisant : sa muse est une grace qui babille quelquefois trop, et qu'on écoute toujours cependant.

L'auteur de *Dina* a un style pur, correct, doux et gracieux, mais qui manque de mouvement. Ce n'est point le travail qu'il faut sentir dans ce genre d'ouvrage, c'est l'élan de l'ame, c'est la jouissance de l'imagination : alors le lecteur jouit agréablement, il glisse sur les pages, sans savoir que c'est un livre qu'il lit ; il se croit à côté des héros.

Pour cela , il n'y a point d'art , il suffit d'avoir une ame. L'auteur nous apprend, par la première ligne de son ouvrage, qu'il *touche à peine à son quatrième lustre* , il nous pardonnera sans doute nos observations : nous desirons qu'elles lui soient utiles , et nous les lui présentons avec d'autant plus de plaisir, qu'il donne effectivement l'espoir de lui voir *ceindre sa tête du laurier immortel* qu'il ambitionne.

Nous ne terminerons point cet article sans citer au moins quelque chose de l'auteur ; c'est le moyen le plus facile de le faire connaître. Nous choisissons le moment où Dina , entraînée par une curiosité imprudente , s'éloigne des tentes de Jacob , et court au devant de sa perte. C'est dans cette excursion que Azael la voit et l'enlève.

« L'aurore naissante appelait déjà le  
» jour , et , des bords du vaste Océan ,  
» le char du soleil commençait à s'é-  
» lever dans les airs. Un sommeil bien-  
» faisant avait déjà délassé les membres  
» de Jacob et de ses fils , et leur avait  
» rendu leur première vigueur. Déjà ,  
» livrés aux fatigues d'un travail pé-  
» nible , ils s'occupent des moyens d'as-  
» surer leur subsistance , en entr'ou-  
» vrant le sein de la nouvelle terre qu'ils

» doivent habiter. Déjà, d'un pas tardif,  
» le bœuf en sillonnait la surface gri-  
» sâtre ; déjà , aux premiers rayons du  
» soleil naissant , Nephtali , Joseph et  
» Levi , avaient conduits leur troupeau  
» dans de gras pâturages. Dina et ses  
» compagnes étaient encore livrées aux  
» douceurs du repos , tandis que les  
» bêlemens de leurs brebis , encore cap-  
» tives dans le bercail , semblaient leur  
» demander la verdure des campagnes ,  
» et *s'impatier du long retardement*  
» *opposé à leurs desirs.*

» Cependant , les bonds légers des  
» agneaux , les accens élevés de la  
» chèvre capricieuse , hâtent le réveil  
» de leurs bergères. Elles sortent en  
» diligence , et , entr'ouvrant la barrière ,  
» elles s'avancent avec leurs troupeaux  
» dans la plaine. Tout-à-coup le démon  
» de la curiosité , fidèle au plan conçu  
» par les puissances de l'abyme , s'at-  
» tache aux pas de Dina , et inspire à  
» cette fille de Jacob le plus violent  
» desir de voir les femmes de cette  
» contrée , et de comparer la beauté de  
» ces étrangères aux charmes touchans  
» de ses compagnes , sorties , comme  
» elles , des climats ardens de la Méso-  
» potamie. Sa voix les réunit autour  
» d'elle , comme un essaim de jeunes

» abeilles qui voltigent auprès de leur  
» reine.

» Venez , ô mes bien-aimées , leur  
» dit-elle avec un sourire gracieux ; sui-  
» vez mes pas , et hâtons-nous , avant  
» que le soleil darde des feux plus ar-  
» dens sur vos têtes , d'aller contem-  
» pler les attraits des bergères de ces  
» hameaux . . . . .

» Elle dit , et , suivie de ses com-  
» pagnes , elle s'éloigne des tentes de  
» Jacob. Une joie folâtre et la gaieté  
» de l'innocence , relèvent l'éclat de ses  
» charmes. Semblables aux blanches  
» nuées qui , dans une belle nuit d'été ,  
» varient agréablement l'azur des cieux ;  
» ainsi , Dina et ses compagnes , ré-  
» pandues çà et là , bondissent comme  
» de tendres agneaux , au milieu des  
» prés fleuris ; et la blancheur de leurs  
» vêtemens nuance agréablement le  
» verd touchant des prairies , et l'émail  
» des fleurs. Colombe innocente ! elle  
» ignorait que la légèreté de sa dé-  
» marche , allait la précipiter dans les  
» serres du vautour , caché pour la  
» surprendre . . . . .

» Bientôt elles découvrent les tours  
» élevées de Salem. L'aspect des édi-  
» fices qui embellissent cette orgueil-  
» leuse cité ; l'éclat fastueux du roi

» Hémor , étonnent leurs regards et les  
» plongent dans la plus vive surprise.  
» Nées dans la simplicité des hameaux ,  
» accoutumées à passer leurs jours dans  
» la libre gaieté des campagnes , elles n'a-  
» vaient connu , jusqu'alors , d'autre  
» asyle , pour se garantir *des intem-*  
» *péries* des saisons , et des humides  
» vapeurs de la nuit , que l'intérieur des  
» tems , ou l'abri des pavillons rus-  
» tiques. La vue de ces palais somp-  
» tueux , dont le faite se perd dans  
» les nues, où l'homme se dérobe à tous  
» les regards , et s'ensevelit comme  
» dans un tombeau magnifique , excite  
» dans leur ame la surprise et l'admi-  
» ration. Immobiles , elles contemplent  
» long-tems , en silence , la *splendide*  
» élévation des temples , dont le pinacle  
» semblait surpasser , en hauteur , le  
» sommet des montagnes. La struc-  
» ture admirable de tant de bâtimens  
» réunis dans le même espace , les di-  
» vers ordres d'architecture qui les dé-  
» corent , tous ces objets , nouveaux  
» pour elles , les jettent dans une rêverie  
» profonde , et elles se croient , un ins-  
» tant , livrées aux prestiges d'un songe  
» trompeur. Le tumulte qui règne dans  
» Salem , les retire bientôt de cette rê-  
» verie. Le bruit qui frappe leurs oreilles,

semblable au mugissement confus de la mer en courroux , redouble et s'accroît par degrés. Rendues à elles-mêmes , elles comprennent alors toute l'étendue du danger auquel leur imprudence les expose. »

P. B\*\*.

## B A N Q U E

### ET ÉCONOMIE-POLITIQUE.

*Projet de l'Etablissement d'une banque de Commerce et d'Escompte, par J. C. V. Bette. Paris, an VII, de l'Imprimerie de J. Baillio, place du Palais-Egalité, au coin de la rue Fromenteau, n<sup>o</sup>. 1.*

**L'**OUVRAGE que nous annonçons est le résultat des méditations d'un citoyen qui, depuis seize années, a tourné ses vues vers la régénération du crédit public et particulier.

Dans un moment de crise chacun donne l'essor à son génie, et tout ce qui peut concourir à éclairer les hommes en société sur leurs intérêts, ne peut être indifférent à personne.

C'est par la lecture du projet du citoyen *Bette* qu'on peut se pénétrer de l'importance dont il est susceptible : aussi la bonne volonté, qui nous porte à entrer dans les détails de son plan, nous paraît devoir céder à la crainte naturelle

de ne pas embrasser ou d'affaiblir les parties qui constituent l'ensemble *immense* de l'établissement projeté. L'ouvrage, abstrait par sa nature, nous a semblé, pour être jugé, devoir être soumis en totalité à une lecture suivie et méditée. Ce moyen nous a paru le seul qui puisse fournir une connoissance parfaite de son projet.

L\*. *Membre du bureau consultatif du Commerce.*

## ÉCONOMIE RURALE.

EXTRAIT de l'Instruction sur les effets des inondations et de la gelée, et sur les moyens d'y remédier, publiée par ordre du ministre de l'intérieur.

**D**ES inondations considérables viennent de faire beaucoup de ravages : elles avaient été précédées d'un hiver long et rigoureux. Les accidens qui résultent naturellement de ces circonstances peu communes, mais presque toujours funestes à l'agriculture, peuvent aggraver encore les pertes trop multipliées des cultivateurs.

Le gouvernement, pénétré d'un profond sentiment d'intérêt et de sollicitude pour cette classe précieuse de citoyens, s'empresse d'indiquer aux habitans des campagnes, ce qu'il leur est le plus utile de pratiquer dans le moment, pour alléger les dommages qu'ils ont éprouvés.

*Effets*

*Effets des inondations sur les prés.*

Les rivières, en débordant, déposent sur les prés, par des alluvions subites, des limons plus ou moins fertiles, plus ou moins abondans. (Ce qui se dit ici des rivières, peut s'entendre, à beaucoup d'égards, des ravins, qui produisent, du plus au moins, les mêmes effets.)

Lorsque ces dépôts limoneux sont gras et non graveleux, et que leur couche est peu épaisse, c'est un puissant amendement pour les prés : quoiqu'ils nuisent aux récoltes du moment, ils doivent être précieusement conservés, et laissés sur le terrain qu'ils couvrent.

Mais si ces dépôts, de bonne qualité, sont assez épais pour faire craindre que l'herbe ne puisse pas les percer, ce qui n'est pas ordinaire, il faut, lorsque cela est possible, en enlever la plus grande partie, qui deviendra d'une grande ressource pour les engrais : elle dédommagera, avec usure, des avances qu'on pourra consacrer à son emploi.....

L'enlèvement de ces couches limoneuses, doit être prompt, afin de diminuer le danger de leurs émanations, qui est toujours proportionné à l'étendue de leur surface, et afin de se ménager au plutôt la récolte du terrain qu'elles recouvraient.

Ces couches limoneuses devraient servir principalement à relever les berges des rivières qui les ont produites, et à diminuer ainsi les accidens qu'occasionnent toujours leurs débordemens. On pourrait en accumuler plus que moins sur ces berges ; l'excédant, après sa maturité, serait un excellent engrais pour les prés ou autres terrains auxquels on voudrait

le consacrer. Il faut veiller seulement à ce que ces dépôts, amoncelés sur les berges, ne puissent pas retomber dans le lit des rivières, dont ils obstrueraient le cours.

Toutes ces terres limoneuses entassées, éprouveront, par la chaleur de l'été, une fermentation utile à la perfection de l'engrais qu'elles doivent fournir; car elles sont plus ou moins mélangées: en les répandant ensuite sur les terres, immédiatement avant la gelée, elles y recevront, par son action, la division nécessaire à leur effet.

Mais si ces dépôts, dits de bonne qualité, chariés par l'eau sur les prés, forment une couche trop épaisse pour permettre à la meilleure herbe de croître, et que cependant leur excédant ne puisse être enlevé, faute de moyens d'exécution, il faut bien alors renoncer à ces prés, et cultiver cette couche ou terre nouvelle, comme toute autre, selon sa qualité. Après plusieurs hersages, pour favoriser l'évaporation de l'humidité, il sera nécessaire de donner aussi plusieurs labours profonds, afin de détruire les fortes plantes des prairies, derniers signes de leur précédente végétation.

Si ce nouveau sol pouvait être assez promptement préparé, on pourrait encore y semer, avant l'automne, des navets et turneps. Ce serait un moyen de remplacer, pour les bestiaux, la nourriture que l'ancienne superficie devait leur procurer; on y ferait ensuite, au printemps, des semis de chanvre. Enfin, après une culture de deux ou trois années, ces terrains pourraient être remis en prés.

(*La suite au numéro prochain.*)

---

---

---

**BELLES ACTIONS.**

---

**LOUIS BATAILLÉ,***De Menneteau.*

**L**E 13 nivôse, le citoyen Louis Bataillé a arraché à la mort un enfant tombé dans le Cher, en se précipitant lui-même au milieu des glaçons. Le président de la commune de Menneteau lui a donné l'accolade fraternelle, et lui a décerné une couronne civique.

---

**H E R P E N.**

En nivôse dernier, le citoyen *Herpen*, âgé de dix-sept ans, vit tomber dans la rivière d'Odelt une femme sexagénaire; aussitôt, sans consulter ni sa foiblesse, ni les dangers qu'il court, ni la rigueur de la saison, il s'élance dans les flots, et parvient à sauver cette femme qui luttait contre une mort certaine.

---

**PIERRE ET ETIENNE LEGAL,***De Nantes.*

Deux jeunes militaires se laissent tomber dans la rivière d'Erdre, qui était alors très-enflée. Les citoyens Pierre et Etienne Legal, blanchisseurs, malgré une pluie abondante et la violence du vent, ne consultant que le cri de l'humanité, exposent leur vie pour sauver celle de ces jeunes militaires. La municipalité, informée de ce trait de courage, les invite aux honneurs d'une séance publique, la véritable récompense du bon citoyen.

L A N G E L I E R ,

*De Fougères.*

Le 23 pluviôse dernier, il s'est élevé un violent orage sur la commune de Fougères; la foudre est tombée sur le clocher du temple décadaire; l'incendie était si grand, et la violence du vent le rendait si dangereux, que, sans les deux frères *Langelier*, couvreurs, le clocher serait tombé, et aurait causé dans sa chute de grands malheurs. Ces deux citoyens courageux se sont fait jour à coup de hache à l'endroit le plus périlleux; et en servant leurs concitoyens, ils ont mis fin aux déclamations des fanatiques qui déjà attribuaient ce malheur à la colère du ciel irrité de l'expulsion des bons prêtres.

M Œ U R S.

*SECOND FRAGMENT.*

C E U X à qui les richesses ne donnent que de l'orgueil, parce qu'ils n'ont pas à se glorifier d'autre chose, ont toujours aimé à faire parade de leur fortune.

DUCLOS, *Consid. sur les Mœurs.*

L E S T H É S.

A V E Z - V O U S lu *Clarisse* ou quelque autre roman anglais? C'est à mes lecteurs des départemens éloignés, que je fais cette question. Si cela est, vous avez dû vous apper-

recevoir qu'on y prend souvent le thé; c'est un moment agréable, où toute la famille se trouve réunie. Une jeune miss fait elle-même bouillir la théyère, verse la fade liqueur aux nobles lords qui la hument gravement, en parlant *testament* (1) ou politique. Avez-vous vu des hollandais? ils s'arrosent de thé plus gravement encore; les pipes sont à la bouche, la fumée plane dans l'appartement, et le vase qui doit recevoir une salivation trop abondante, est placé sur la table à côté du breuvage délicieux. Eh bien, les français, je veux dire quelques habitans de Paris, ont aussi des *thés*, mais ils ne prennent point du *thé*, comme en Angleterre ou en Hollande. A Paris, un thé est une affaire de luxe, une affaire presque aussi sérieuse qu'un dîner. On vous prie, et vous paraissez en grande cérémonie; c'est-là qu'un poète montre son esprit, et une jolie femme sa perruque. Un thé est une chose charmante, mais ça coûte quelquefois un peu cher. Je pense bien que vous autres bonnes gens, qui habitez le pied des Alpes ou des Pyrénées, vous croyez qu'un thé est un thé: que de choses vous n'apprendrez jamais, si vous ne vous en tenez qu'aux mots! Croyez-vous qu'on inviterait *messieurs* et *mesdames*, tels et tels, pour leur donner un peu d'eau chaude? Cela eût peut-être pris, du tems qu'il était d'usage de boire de l'eau au milieu d'un dîner superbe; mais à présent qu'une femme boit à sa soif, mange à sa faim, ce qui veut dire, qu'elle boit et mange bien, on ne bâille

---

(1) Il est à noter que l'intrigue de la moitié des romans anglais repose sur un legs, un testament, un héritage.

pas pour si peu de chose ; ce serait peut-être même une très-grande incivilité , de la part de celui qui s'aviserait d'exécuter les choses à la lettre. Figurez-vous qu'un thé est devenu une chose du bon ton , et que tout ce qui est de bon ton se fait grandement. A Londres , on prend du thé pour achever la digestion ; à Paris , un thé est une assemblée qui a lieu une fois par décade ; c'est le jour où l'on voit chez soi le beau monde , depuis le riche Mondor , jusqu'à l'épicier du coin , qui , quelquefois , s'avise d'avoir son thé comme un autre. Il y a même tel savant , qui parle grec et latin dans l'occasion , qui a aussi , à jour convenu , sa petite coterie. Il est même à présumer que nos lycées deviendront , par la suite , de jolis thés , où les petits vers bien applaudis seront pour le tout , comme quelques pincées de sucre sur les tartelettes qu'on donne aux enfans.

P. B\*\*\*.

---

## M O D E S.

---

**N**ous avons raison d'annoncer que les schals iraient bientôt jusqu'aux talons ; ils descendent déjà sur les mollets.

Beaucoup de variétés , mais point de nouveautés ; c'est tout ce que nous dirons pour la tranquillité des dames des autres villes.

---

## S P E C T A C L E S.

## THÉÂTRE DE LA GAITÉ.

19 Ventôse.

*Le Galant Savetier, Vaudeville en un acte.*

CETTE farce, un peu plus que gaie, a cependant réussi, s'il faut en croire les applaudissemens que le mauvais goût seul lui a prodigués. Elle est l'auteur qui a fait jouer dernièrement sans succès aux *Jeunes Artistes*, le *Bachelier de Salamanque*, ou l'*Heureux Stratagème*. On ne croirait jamais que ces deux ouvrages soient sortis de la même plume; et le *Savetier*, malgré tous ses *bravo*, est infiniment au-dessous du *Bachelier*.... prêt à rendre le dernier soupir.

Nous invitons, fraternellement, la citoyenne veuve Nicolet, à vouloir bien ne pas nous faire rentrer chez nous à onze heures du soir.

22 Ventôse.

*Gilles tout seul.*

Chûte passable.

C'est du citoyen..... L'auteur n'a pas été demandé.... C'est fort heureux.

## THÉÂTRE DU JARDIN ÉGALITÉ,

CI-DEVANT MONTANSIER.

19 Ventôse.

*Joerisse presque seul.*

Grande chûte.

C'est du citoyen *Dorvigny*.... Il a paru.

---

 THÉÂTRE DES JEUNES ARTISTES.
 

---

*Les Charlatans*, opéra-vaudeville.

Jolie petite chute.

C'est du citoyen *Henrion*... Il s'est fait demander.

---

23 Ventôse.

*Adèle ou la Chaumière*, Comédie en deux actes, mêlée de couplets.

*Adèle*, sensible et vertueuse, profite plusieurs fois de l'absence de sa mère pour s'échapper de la maison et exercer en secret sa bienfaisance. Sa conduite mystérieuse fait naître des soupçons; on ose élever des doutes sur sa sagesse; on la suit, on la voit entrer dans une chaumière... C'est-là que tout doit se découvrir... On surprend *Adèle*.... On la surprend.... Entre un vieillard et deux enfans à qui elle prodigue les plus tendres soins.

Enfin nous rencontrons un succès : ce petit ouvrage mérite les applaudissemens qu'il a reçus : quelques scènes sont un peu froides, un peu négligées; mais on trouve dans d'autres des couplets assez bien tournés et des détails qui intéressent.

On a nommé l'auteur; c'est le citoyen *Bel-mant*.

Nous croyons que cette pièce est la même qui a été jouée au théâtre de *Lazzari*, quelque tems avant l'incendie.

24 Ventôse.

*Virginie, ou l'Orpheline de village, Comédie en un acte et en prose.*

Le fonds de ce petit ouvrage ressemble à celui du *Trésor caché*. Mathurine, forcée par des circonstances qui l'ont mise dans la plus grande gêne, à vendre sa maison, le seul bien qui lui reste, la cède à un riche laboureur — qui se nomme *Richard*. — Mathurine a, chez elle, une jeune orpheline : c'est *Virginie*, qu'elle a élevée, et dont elle s'est fait toujours passer pour la mère. Le fils de *Richard* aime l'intéressante *Virginie*, mais *Virginie* est pauvre, et ce n'est pas là ce qui convient à *Richard*. Enfin, le laboureur entêté visite sa nouvelle acquisition, et trouve, dans la cave, un sac rempli de pièces d'or : sa délicatesse ne lui permet pas pourtant de le garder, il veut le rendre à Mathurine qui, par délicatesse aussi, le refuse ; heureusement ce combat de générosité est terminé par la décision d'un certain *Candor*, homme de loi, qui prouve, par un papier, que la somme a été léguée à *Virginie*, par sa mère, lorsqu'elle mourut. *Virginie*, devenue riche, convient au laboureur et devient l'épouse de son fils.

Le jeu intelligent des enfans qui ont joué cette petite bluette, a fait plus de plaisir que la bluette elle-même ; cependant, on a demandé les auteurs, et on a nommé les citoyens *Henrion*, auteur des *Charlatans*, et *Corsange*, instituteur des jeunes artistes. Nous ne dirons pas, comme un certain journal, que ce dernier a paru au bruit des acclamations universelles. — Nous dirons bonnement que deux en-



fans l'ont entraîné sur le théâtre par les pans de l'habit, et que le public a témoigné lui savoir gré de ses soins.

### THÉÂTRE DE LOUVOIS.

21 Ventôse.

*Les Effets de la pièce de Misanthropie et Repentir, Comédie en deux actes.*

( Nicolet n'eût pas trouvé un titre aussi piquant. )

La plus belle des chûtes.

C'est du citoyen *Cnazel*... Il jouait dans la pièce des *Effets de la Picce*.

### THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

26 Ventôse.

*Comment faire?... ou les Epreuves de Misanthropie et Repentir; Comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles.*

COUPLÉT D'ANNONCE.

AIR : *Du Vaudeville d'Arlequin afficheur.*

DE l'Odéon le drame noir,  
 A désolé toute la ville;  
 Avec nous puissiez-vous ce soir  
 Sécher vos pleurs au Vaudeville.  
 Sur ce drame on pardonnera  
 Quelques légers traits de satire;  
 Malgré lui l'auteur y pleura,  
 Sa vengeance est d'en rire.

Le sujet de cette pièce est formé de deux anecdotes, arrivées à l'Odéon, aux représentations du drame de *Kotzebuë*.

Un mari demanda le divorce, parce que sa femme, assistant auprès de lui, à *Misanthropie et Repentir*, s'évanouit au moment où *Eulalie*, aux pieds de son époux, lui peint les remords qui déchirent son cœur, et le repentir qu'elle a de sa faute. — *Il n'y a qu'une femme coupable, dit le mari en question, sur qui cela puisse produire un pareil effet.*

Un jeune homme, sur le point de se marier, renonça à sa prétendue, parce que la demoiselle se mit à rire, à cette même situation, ajoutant : *est-il possible qu'une femme s'humilie à ce point!*

Comment donc faire?... Faut-il rire? Faut-il pleurer?...

Voilà la seconde pièce donnée sur ce contraste comique, et, sans doute, ce ne sera pas la dernière.

Cette du *Faudeville* a parfaitement réussi; on y trouve des couplets gais, de l'esprit: l'ouvrage paraît avoir été fait à la hâte; quelques traits satyriques n'y sont point assez finement rendus: il faut se garder de confondre l'épigramme avec l'injure. Nous invitons surtout les auteurs à éviter les personnalités.

Ces auteurs sont les citoyens *Jouy* et *Longchamp*, qui ont déjà fait, ensemble, *l'Arbitre*, ou *les Consultations de l'an 7*.

## O D É O N.

27 Ventôse.

*L'Envieux, Comédie en cinq actes et en vers.*

Cet ouvrage n'a point eu de succès, malgré les éloges que lui avait prodigués, il y a quelques mois, la feuille de Nantes. Nous savons que son auteur n'est pas sans talens, mais il abuse trop de sa facilité; *L'Envieux* est un tissu de beautés et de défauts. Nous reviendrons sur cette pièce, lorsqu'elle aura subi les changemens que le public a paru desirer. Le premier de tous, c'est de la réduire en trois actes. Il est essentiel ensuite de faire disparaître une foule de vers inutiles, incorrects, de trivialités même; le style plus soigné, l'action plus resserrée, cette comédie pourra rester au théâtre et obtenir des applaudissemens.

## BULLETTIN DES THÉÂTRES.

*Le théâtre de l'Opéra-Comique* vise à de grandes économies et projette les moyens de diminuer ses dépenses. — En outre, plusieurs grands ouvrages sont mis à l'étude. — Ce n'est qu'avec ces sages précautions qu'il peut espérer de se soutenir dans la saison funeste aux spectacles.

— *Roger ou le Page* fait beaucoup rire, le but des auteurs est rempli.

— On dit que le citoyen *Cadet* est compris dans la prochaine réforme.....!!!!!!

— *Le théâtre de la République* n'est pas encore près d'ouvrir. — Les artistes du Faubourg-Germain ne veulent point opérer la jonction.

— La citoyenne *Raucourt* est à Paris; on dit, ce n'est encore qu'un bruit vague, qu'elle entrera à l'Odéon, où l'on pourrait bien aussi jouir des talens du citoyen *Larive*.

— La citoyenne *Scio* se porte beaucoup mieux. *Rézicourt* est malade. — La citoyenne *Nanine Malherbes*, qui a débuté dans *Roméo*, est jolie, dit assez bien, mais n'a pas beaucoup de voix.

— On pourrait reprocher au théâtre Feydeau de ne point donner assez de nouveautés.

— L'actrice qui a débuté par le rôle de *Marianne*, dans la *Succession*, n'y a point eu d'agrément.

— Le théâtre de la Cité-Variétés, est à vendre..... et non pas à louer.

— *La Veillée*, qui appartient au même propriétaire, est à céder. Cet établissement a coûté, dit-on, près de 300,000 fr. — On y a fait 300 fr. de recette, depuis son ouverture.

— *Neuville* est furieux d'avoir abandonné la direction du théâtre Montansier. Les nouveaux directeurs s'enrichissent : « Le genre qu'ils ont » pris, dit *Neuville*, est celui que je voulais » prendre, mais les C..... m'en ont toujours » détourné, ils savaient bien ce qu'ils faisaient ».

— A la représentation de *Jocrisse presque seul*, dont nous avons annoncé la chute, quelques plaisans s'étant avisés de demander l'auteur, le citoyen *Dorvigny* parut, et s'avancant avec un air d'assurance du côté des rampes, il adressa ces paroles au public :

« Citoyens, j'ose m'avouer l'auteur de cette  
 » pièce, j'en ai fait d'autres qui ne valaient pas  
 » mieux, sans doute qu'alors vous étiez moins  
 » difficiles ». — Il dit, et les sifflets couvrirent  
 cette sublime harangue.

---

M A N U S C R I T P E R D U.

*Au rédacteur du Mercure de France.*

C I T O Y E N ,

Je viens de perdre un manuscrit intitulé :  
*Paris Moderne, ou Fin du XVIIIe. siècle,*  
 poème-comique en dix chants; comme il se  
 pourrait que celui qui l'a trouvé, le portât chez  
 un libraire et le lui vendit, faites-moi l'amitié,  
 afin que je sois toujours à même de constater  
 ma propriété, d'insérer dans votre bulletin ma  
 réclamation, et quelques fragmens de mon ou-  
 vrage, que j'ai heureusement retenus. Vous  
 obligerez votre concitoyen.

M A L U S.

• • • • •  
 • • • • •  
 Que ce Paris est drôle !  
 Avouons-le pourtant ;  
 Chacun y joue un rôle ;  
 Chacun fait l'important ;  
 Chacun a sa manie  
 Chacun son ton plaisant ;  
 Le plus petit génie ,  
 Passe pour le plus grand.

• • • • •  
 • • • • •  
 On ne rit plus souvent ;  
 Nos mille et un spectacles

DE FRANCE.

207

Ont banni l'enjouement,  
Et par-tout, sans obstacles,  
Le drame larmoyant,  
Se montre ouvertement.

Malheureuse Thalie!  
Quoi! ton temple est fermé!  
La gaîté, la folie,  
Aux jardins d'Idalie,  
N'ont qu'un coin mal famé!.....  
Aujourd'hui l'on s'amuse  
D'un empoisonnement;  
*Frontin* n'a plus de ruse,  
*René*, plus de talent.  
Il faut qu'on s'accommode  
Du *Moine*, de *Falkland*;  
Le *diable* est à la mode;  
On le trouve charmant.  
L'Opéra, ce théâtre  
Toujours opiniâtre,  
A nous donner du vieux,  
Des arts souillant le temple,  
Forgea le merveilleux.....  
O! trop funeste exemple!  
Le bon goût fut proscrit,  
Et le merveilleux prit.

Une pièce nouvelle  
Sur l'affiche paraît;  
On quitte tout pour elle;  
Mais hélas! Quel regret!  
« La pièce est détestable,  
« Ah! grands dieux! Quelle horreur!  
« Affreux!..... Abominable!  
« Je bâille à faire peur!.....  
« Une pièce sans diable!  
« C'est à n'y pas tenir;  
« Qui peut y revenir! »

## M E R C U R E

Si l'affiche, au contraire,  
 Vous annonce ces mots :  
 ( En bien gros caractère. )  
 — AVEC DÉCORS NOUVEAUX  
 MAGNIFIQUES COSTUMES,  
 DANSE, ÉVOLUTIONS,  
 COMBATS, EXPLOSIONS;  
 Et, suivant le coutumes,  
 Beaucoup d'*et-cœtera*.  
 « *Bravo!* l'on s'écriera, »  
 Oh! quelle différence!  
 Les cœurs sont satisfaits,  
 Et nos auteurs, d'avance,  
 Assurés du succès.

Que j'aime *Eléonore!*  
 Son surnom *Rosalba*,  
 Lui seul attirera;  
 Je veux la voir encore,  
 Ainsi qu'*Amélia*,  
 Et tant d'autres en A.  
 Revenez, *Molière*,  
*Regnard*, *Boileau*, *Gresset*,  
 Admirer sur la terre  
*L'Enfant de la Forêt*  
 Et *le Petit Poucet*,  
 Avec la *Fausse Mère*.  
 Demandez à Pluton,  
 Pour quitter quelques heures,  
 Vos obscures demeures,  
 Une permission.  
 A l'Ambigu-Comique  
 Je vous présenterai;  
 Servis à votre gré,  
 Vous aurez du tragique.  
 La *prison mécanique*  
 Produit de beaux effets,

Tels qu'on n'en vit jamais,  
 Au théâtre Français ;  
 Quel plaisir ! Quelle ivresse !  
 Vous serez enchantés,  
 Par la vive allégresse,  
 Dans les cieux transportés.

. . . . .  
 . . . . .

Mais, nouvelle surprise !.....  
 Un directeur normand,  
 Qui connaît la franchise,  
 R.... vous attend..... (1)  
 R.... développe

Tout son art et bientôt,  
 Pour traiter comme il faut,  
 L'auteur du *Misanthrope*,  
 Donne *Madame Angot*,  
 Et sa *Suite* et *Kango*.  
*Empereur de la Lune*,  
*Cabriolet volant* ;  
 Chez lui tout est charmant ;  
 Chez lui tout fait fortune,  
 Et, jusques aux voleurs,  
 Il épargne la corde.  
 Vous aurez les honneurs  
 Que, par fois, il accorde  
 A nos ambassadeurs.  
 — Que cela signifie !  
 Que, dans un piestre état,  
 Sa salle a peu d'éclat,  
 Et semble une écurie ;  
 Que pour fêter les gens  
 De grand ton ou puissans ;  
 Il l'éclaire en bougie,  
 Qu'il fait venir..... du Mans.

---

(1) R.... était alors directeur du théâtre d'.....

## M E R C U R E

O! charlatanerie!  
 Que voulez-vous, pourtant!  
 Ce terrible géant,  
 Avec effronterie,  
 Tous à-la-fois, acteur,  
 Auteur et directeur;  
 A l'homme bien fidèle,  
 Se mettrait en morceaux,  
 (Il connaît les badeaux.)  
 Pour leur prouver son zèle;  
 Aussi, de toutes parts,  
 Justement on l'appelle:  
 L'effroi des boulevards.

Parlerai-je de.....  
 Qui..... Non, chut! marchons droit;  
 Entre l'arbre et l'écorce,  
 Ne mettons pas le doigt.

.....  
 O! gloire de la France!  
 Illustres écrivains,  
 Qui, le foudre en vos mains,  
 Confondiez l'ignorance!  
 Quoi! sans compassion  
 Pour votre nation,  
 L'inexorable Parque,  
 De vos précieux jours  
 A terminé le cours;  
 Et, dans sa triste barque,  
 L'insensible Caron,  
 Esclave de Pluton,  
 A bien pu vous conduire  
 Au chef du sombre Empire,  
 Sur l'eau de l'Achéron !....

---

Sentence trop cruelle!  
 Mais, couronnant vos fronts,

DE FRANCE. 211

Une palme immortelle  
A vengé tant d'affronts!  
Toujours nous offrirons,  
Malgré l'ordre barbare  
Du destin rigoureux,  
Qui de nous le sépare,  
Notre encens et nos vœux  
A l'auteur de *l'Avare*.

Tes sublimes pinceaux,  
O! divin Molière,  
Trouvant dans nos défauts,  
Mille sujets nouveaux,  
Corrigeraient, j'espère,  
Aujourd'hui nos cerveaux,  
Hélas! comment prétendre,  
Moi, pauvre rimailleur,  
A ce brillant honneur?

Le tableau, pour surprendre,  
A besoin de chaleur;  
Toi seul pouvais le rendre,  
Mais, je l'ai commencé:  
Quoique mal esquissé,  
Il faut bien le reprendre.

Si je n'ai pas retrouvé mon poëme d'ici à la décade prochaine, citoyen rédacteur, je tâcherai de me rappeler encore quelques fragmens, et je vous les enverrai.

MALUS.

—L'administration centrale de la Scène vient de faire afficher une adresse aux citoyens qui cultivent les lettres; elle se plaint de ce que dans les pièces de théâtre on évite de développer les principes républicains, de ce qu'on affecte même de transporter le lieu de la scène chez l'étranger; et de ce qu'on prend de là occa-

sion d'employer des qualifications proscrites par les lois, et des noms appellatifs qui, dans la bouche du vrai citoyen, sont devenus l'expression du ridicule, et quelquefois même du mépris.

Elle invite, en conséquence, tous les compositeurs à lui faire connaître les pièces qu'ils ont mises sur la scène, et celles que la malveillance en a écartées. — Qu'ils ne dissimulent pas, dit-elle, les dégoûts qu'on leur a fait éprouver, et les luttes qu'ils ont eues à soutenir; trop longtemps ils ont été les jouets de l'intrigue, et une pareille oppression ne doit plus exister; qu'ils ne craignent pas non plus de dévoiler les manœuvres secrètes de ces hommes avides, toujours prêts à colporter des brochures scandaleuses et des libelles anti-civiques, et à priver de la publicité tous les écrits dignes d'un peuple libre.

— La citoyenne *veuve Nicolet* vient encore une fois de céder son théâtre: c'est un citoyen, nommé *Rony*, qui en sera le directeur au mois de floréal.

— Deux débuts ont eu lieu au théâtre *Montansier*. Celui du citoyen *Raffile* n'a pas été heureux. — Il a joué le rôle de *Plumet* dans les *Deux cents francs*. — La pièce n'a pas été écoutée jusqu'au bout. — C'est la quatrième fois au moins que cette rapsodie tombe. — L'autre début est celui de la citoyenne *Lecat*. Elle a joué le rôle d'*Eléonore* dans l'opéra des *Brouilleries*. — Voix assez fraîche, quelquefois fausse. — Point de jeu. — Manières étudiées. — Cette actrice a besoin des conseils de quelques bons maîtres.

— Le citoyen *Dupont*, jouant le 24, à l'*Odéon* le rôle du jeune *Bramine*, dans la *Veuve du*

*Malabar*, portait souvent la main à son turban qui n'était pas bien sur sa tête. Enfin, dans un moment où cet acteur se livrait à toute la chaleur qu'exigeait son rôle, le turban tomba et entraîna même la perruque. Le citoyen *Dupont* se jeta dans la coulisse et continua de jouer nue tête, sans être déconcerté par quelques ris déplacés que cet événement avait excités.

— Le jour de la première représentation de *Comment faire, ou des Epreuves de Misanthropie et Repentir*; vers le milieu du charmant vaudeville d'*Arlequin afficheur* que l'on jouait en premier, le masque du citoyen *Laporte* se détacha. Aussitôt ce dernier, sans se déconcerter, le ramassa, et dit, avec le plus grand sang froid, à *Gille*, avec lequel il se trouvait en scène, les mots suivans que l'à-propos a fait applaudir avec enthousiasme: *Il faut que je quitte le masque avec ce coquin de Gille.*

---

Le 28 ventôse, à sept heures précises du matin, le feu s'est manifesté, au théâtre de l'*Odéon*, d'une manière très-violente. Il a pris de plusieurs côtés à la fois; et, d'abord par l'avant-scène et les loges. Il a fait, en un quart-d'heure, les progrès les plus rapides, et, à sept heures et demie, la couverture était déjà embrasée. On ignore d'autant plus les causes de ce funeste incendie, que les pièces représentées la veille, n'avaient rien nécessité d'extraordinaire! Malgré les prompts secours que le gouvernement y a envoyés; malgré le zèle et l'activité des pompiers, des volontaires et des citoyens qui travailloient avec ardeur à l'éteindre, ce superbe édifice est devenu en-

tièrement la proie des flammes. Les arts auront à regretter la perte d'une salle de spectacle magnifique ; et l'humanité celle de deux personnes , qui , dit-on , ont péri ; on assure que l'un est un pompier , et l'autre une actrice que l'espoir de sauver ses effets avait conduite dans sa loge. (Nous n'avons pu savoir son nom.) Puisse cette dernière nouvelle n'être point fondée ! un désastre aussi grand laisse après lui d'assez vifs regrets , pour qu'on n'ait point encore à y joindre ceux qu'on éprouve naturellement , en apprenant une fin aussi déplorable.

---

## V A R I É T É S.

---

*Extrait d'une lettre du général Championnet au ministre de l'intérieur.*

Naples , 19 pluviôse.

..... JE vous annonce avec plaisir que nous avons trouvé des richesses que nous croyions perdues. Outre les plâtres d'Herculanum , qui sont à Portici , il y a encore les deux statues équestres en marbre de *Nonius* , père et fils. La *Venus Callipige* n'ira pas seule à Paris , nous avons trouvé à la manufacture de porcelaine , la superbe *Agrippine* attendant la mort , les statues en marbre , de grandeur naturelle , de *Caligula* , de *Lucius-Verus* , de *Marc-Aurèle* , un beau  *Mercure* en bronze , et un *Méléagre* en rouge antique , beaucoup de bustes antiques en marbre de plus grand prix , parmi lesquels on compte un *Homère* , etc. , etc.

Le convoi partira pour Rome sous peu de jours.

Le général a envoyé en même tems au ministre de l'intérieur un arrêté par lequel il a ordonné des fouilles à Herculanium , Pompéia , Stabia , Baia et Sant'Agata (l'ancienne Capoue). Six cents ouvriers sont employés à ces fouilles , qui se font sous la direction du savant et respectable antiquaire Matia Zarillo , de l'académie d'Herculanium. Tous les objets que l'on trouvera seront transportés sans retard dans un magasin général , pour y être classés , décrits et emballés.

— Le citoyen Mercier , ci-devant abbé de Saint-Leger de Soissons , connu dans la république des lettres par ses connaissances bibliographiques , était accablé par l'âge , la maladie et le besoin. Informé de sa position , le ministre de l'intérieur vient de lui faire passer des secours , en l'assurant qu'il ne manquerait plus à l'avenir. Il l'a engagé à reprendre , dès que sa santé lui permettrait , son *Recueil d'extraits et notices* des poètes latins du moyen âge , les moins connus jusqu'à 1520 ou 1530.

— Le citoyen Dussaulx , membre de l'Institut national , est mort le 27 ventôse , au palais national des sciences et arts.

---

## A N N O N C E S .

### L I V R E S N O U V E A U X .

*Les Annales de la République française , depuis l'établissement de la Constitution de l'an III.*

Contenant les Annales civiles , politiques , militaires , maritimes , coloniales , commerciales , littéraires , des sciences et arts , etc. Avec les mémoires , notes , messages , discours , discussions , lettres , rapports , procla-

mations, traités de paix et de commerce, dissertations, notices, analyses, extraits, critiques, tables, tableaux, etc., propres à faire connaître chaque objet à fond, et à le présenter sous tous ses points de vue. (An IV). Six gros volumes in-18. Prix, 24 fr. pris à Paris.

Paris, chez *Lavaux* et comp. imprim.-libraires, rue du faubourg Honoré, maison ci-dev. Bauveau; *Moutardier*, impr.-libr., quai des Augustins; et pour le Nord, à Strasbourg, chez *Treuttell* et *Wurtz*, libr., grande rue, n°. 15.

*Voyage à Constantinople, en Italie et aux îles de l'Archipel, par l'Allemagne et la Hongrie.* Paris, chez *Maradan*, libraire, rue Pavée-André-des-Arcs. Brochure in-4°. : prix, 3 fr. 60 cent. et 4 fr. 25 cent. francs de port, par la poste.

*Misanthropie et Repentir*, Drame en cinq actes, en prose, du Théâtre allemand de *Kolzebue*, traduit par *Bursey*, et arrangée à l'usage de la scène française, par la citoyenne *Molé*, artiste du Théâtre français F.-G. représenté pour la première fois sur ce théâtre, le 7 nivôse an 7. Prix, 1 fr. 50 cent. Paris, chez le libraire du théâtre du Vaudeville, rue de Malte; et à son imprimerie, rue des Droits-de-l'homme, n°. 44.

*Les Fureurs de l'Amour*, Tragédie burlesque, en sept scènes et en vers, par *Philidor R\*\*\**; représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Jeunes Artistes, le 21 prairial de l'an 6. Suivie de *l'Enfant de l'Amour*, Tragédie burlesque, en un acte et en vers, représentée, pour la première fois, sur le même théâtre, le 12 ventôse de l'an 7. Paris, chez *Jacquelin*, libraire, passage du Saumon, n°. 117.

*Memoires Politiques et Militaires, pour servir à l'histoire secrète de la révolution française*, puisés dans les mémoires manuscrits de différens généraux, commandans de places, espions et agens secrets, tant en France que chez l'étranger; avec cette épigraphe :

IL est temps que les hommes et les faits,  
révolutionnaires soient remis à leur place.

Deux volumes in-8°. de 630 pages, imprimées sur carré fin et caractère de cicero Didot. Prix, 6 francs brochés, et 8 fr. par la poste. Paris, chez *Buisson*, imprim.-libr. rue Haute-feuille, n°. 20.